

Le Dealer vous parle...

Alors comme ça, vous souhaitez devenir serial killer?

Libre à vous, bien sûr, d'abattre des gens au petit bonheur dans la rue – bang, bang! –, mais je me suis laissé dire que les flingues, quoique parfois utiles pour ce job, offrent le plus souvent un résultat décevant. Quand on n'a qu'à appuyer sur la détente, je trouve que ça manque d'intimité, d'une certaine proximité. On entend la détonation, on savoure le carnage, la peau de la victime s'ouvre et se déchire d'un coup, fort bien ; mais c'est sans commune mesure avec la décharge d'adrénaline que procurent des méthodes, disons, plus personnelles.

Moi, j'aime bien combiner. Il y a mille façons si belles, si créatives de tuer son prochain ! J'estime que je dois à ma cause – et à moi-même – de tout faire pour varier les plaisirs. Il faut que ça reste excitant. Même quand les circonstances exigent de sortir un pétard, j'essaie toujours d'ajouter un petit extra, une sorte de variante. Un peu comme la cerise sur le Sundae : c'est tout de suite plus appétissant.

Cela dit, les gens n'ont pas idée du degré de satisfaction procuré par certaines des méthodes les plus basiques. Poignarder quelqu'un à mort, par exemple. Je ne connais pas d'expérience plus intime, plus personnelle. Quoi de plus exaltant que le bruit du couteau qui perce une peau humaine ? Parfois, c'est plus fort que vous : il vous faut l'entendre encore, et encore, et encore...

Bien sûr, passer son temps à poignarder les gens n'a pas que des avantages. D'abord, c'est salissant. Raison pour laquelle je préfère porter des vêtements jetables. C'est simple et sans bavure. Si vous êtes un vrai maniaque de la dissimulation de preuves, vous pouvez même les brûler, c'est encore mieux.

Mais si disposez d'un budget limité ou si vous avez un faible pour une tenue bien particulière – par exemple, une chemise ou un chouette pantalon que vous aimez porter pour ce job –, n'oubliez pas qu'il convient de nettoyer aussitôt les traces de sang avec un puissant détachant et de laisser tremper pendant une grosse heure avant de les passer à la machine. Mon conseil : un cycle de rinçage ne sera pas superflu.

Autre inconvénient éventuel : poignarder quelqu'un à mort nécessite un minimum de préparation. Un peu plus, en tout cas, que pour brandir un simple pétard – sans parler du côté aléatoire de cette technique, qui peut réserver des surprises. Frapper deux fois ne suffit pas toujours. Attendez-vous à rencontrer une certaine résistance, en fonction du gabarit et de l'obstination de votre victime.

Cela dit, toutes ne sont pas prêtes à se défendre bec et ongles. On s'imagine que le commun des mortels s'accroche à la vie de toutes ses forces, mais vous seriez surpris de voir combien de gens se résignent assez vite à leur sort, dès lors qu'ils baignent dans leur propre sang.

Voilà, ça sera tout pour aujourd'hui. Si vous avez des questions, navré de vous dire que je ne peux rien pour vous. Ce n'est pas comme si j'avais un numéro vert ou une adresse mail à vous donner. Pour des raisons bien compréhensibles, je ne peux pas non plus vous dire mon nom. Mais depuis quelque temps, les gens ont pris l'habitude de m'appeler «le Dealer» – celui qui distribue les cartes au poker. Ça ne me déplaît pas. Au contraire, je m'y suis fait. Je trouve que ça sonne bien. Ça claque, ça fait pro. Un peu comme une marque déposée, rapport à mes méthodes. Si je pouvais, je les ferais breveter.

Les vrais serial killers, ceux dont les gens se souviennent, ont toujours l'intelligence de s'inventer un alias, une espèce de

nom d'artiste qui leur va comme un gant. Sinon, quel intérêt? Les psys vous diront que les types dans mon genre sont avant tout des narcissiques. S'ils sous-entendent par là qu'on est fiers de notre savoir-faire et qu'on apporte un soin méticuleux à chacune de nos prestations, je réponds qu'il y a pire insulte.

Que vous dire encore? Je vous apporte ce qui vous manque le plus. Un peu d'éclat dans vos vies moroses, un peu d'aventure. Qu'aurez-vous de plus palpitant à raconter, en sirotant votre bière, pour avoir l'air plus malin que les autres?

Vous avez besoin de moi et vous le savez. À un moment ou à un autre, vous comprendrez que je veux simplement vous rendre un service inestimable. Faites-moi seulement confiance.

Et maintenant, si vous le permettez, je vais devoir vous laisser. J'ai un meurtre qui ne peut pas attendre.

Première partie

DISTRIBUTION DES CARTES

1

Un silence de plomb s'abattit lorsque j'apparus dans l'amphithéâtre. Les bavardages cessèrent net et tous les regards convergèrent vers moi, scrutant chacun de mes gestes.

Soit dit en passant, tout professeur qui vous dira n'avoir jamais éprouvé, à cette occasion, une sorte de jouissance, même imperceptible, n'est vraiment qu'un gros fumiste. Pas question de se mentir, nous aimons tous cet instant-là.

Afin de le prolonger, je pris tout mon temps pour ôter ma sacoche et la poser sur la table, près du pupitre, avant de me tourner lentement vers mes élèves pour leur administrer la première leçon de l'année, inchangée depuis des lustres. La seule différence, c'est qu'à chaque fois les visages tendus vers moi ont l'air un peu plus jeune.

Rien de tel qu'une université américaine pour faire comprendre à un gars de trente ou quarante ans qu'il est déjà sur le déclin.

Et c'est parti...

— Bienvenue à vous, enfants prodiges, ex-délégués de classe et majors de promo, têtes brûlées et bouffeurs de lion, infatigables et brillants éléments, sans oublier la petite poignée d'entre vous dont le papa ou la maman connaissait la bonne personne au bureau d'inscription de Yale. Bienvenue dans ce cours d'analyse du comportement appliquée, plus connu sous l'appellation d'«Introduction aux psychopathies», ou mieux encore de «Prolégomènes à l'étude de votre ex». Mon nom est

Dylan Reinhart, avec un « y » – et oui, ma mère était dingue de Bob Dylan. Des questions à ce stade?

Chaque année, ça ne loupe pas, quelqu'un mord à l'hameçon. Cette fois, c'est une blonde au troisième rang qui leva la main, avec une assurance et un sourire aguicheur proches du flirt effronté. Mal renseignée sur mon compte, sans doute.

— Mademoiselle, votre nom?

— Heather.

— Merci, Heather. Quand j'ai demandé si vous aviez des questions, c'était purement rhétorique. Je ne vous ai encore rien appris, je ne vois donc pas sur quoi vous pourriez m'interroger. Ce qui me permet de formuler la règle numéro un de ce cours : ne demandez à savoir que ce que vous n'auriez pas compris.

Je peux être une vraie peau de vache, quand je veux.

Toutefois, soyez sûrs que je ne songe qu'à leur bien. La plupart de ces étudiants ont pris l'habitude d'être considérés comme des petits génies depuis l'école élémentaire. Plus vite on leur prouve le contraire, mieux cela vaut. Comme a dit un jour un gars du Bureau fédéral des brevets qui n'avait jamais vu un peigne : « Le vrai génie est celui qui admet ne rien savoir. » Il s'appelait Albert Einstein.

Toujours est-il que la pauvre Heather, au troisième rang, eut l'air d'avoir avalé une huître avariée. Pas de panique, je saurai bien me faire pardonner.

— Le manuel de ce cours s'intitule *Théorie de la permission : pour une redéfinition des comportements déviants*, ai-je poursuivi. Pour ceux d'entre vous qui n'auraient jamais entendu parler de son auteur, tout beau diable qu'il soit, sachez seulement qu'il est un peu narcissique et qu'il adore le son de sa propre voix, à peu près autant qu'il aime obliger son public à l'écouter.

Rires garantis. De ceux, du moins, qui n'ont pas le nez dans leur programme pour vérifier qu'en effet Dylan Reinhart, leur professeur, c'est-à-dire moi, est bien l'auteur du manuel sus-nommé.

— Ce qui nous amène tout naturellement à la règle numéro deux, à savoir que vous assisterez à tous les cours sans exception. En cas d'absence, je n'accepterai qu'une excuse : votre décès ou celui d'un tiers, à condition que ce tiers vous ait nourri au sein, vous ait entraîné au base-ball lorsque vous étiez gosse ou ait glissé un billet de 5 dollars dans votre carte d'anniversaire en signant « Grosses bises de Pépé et Mémé ».

Au premier rang, un élève de première année, selon toute probabilité, tapait nerveusement sur le clavier de son portable. Je gardai le silence jusqu'à ce qu'il lève le nez.

— Peut-on savoir ce que vous fabriquez ?

L'air déconfit, scrutant timidement son clavier, il déglutit avec peine et me répondit :

— Je... je prenais des notes.

— Règle numéro trois, énonçai-je un ton plus haut : pas de prise de notes. Je répète : vous ne prendrez pas de notes durant ce cours. Je re-répète : pas de notes. Vous ne ferez qu'écouter. L'objet de ce cours est de remettre en cause un certain nombre d'idées reçues au sujet des comportements anormaux. Or, en ce qui me concerne, rien ne me paraît moins normal que d'enseigner à un parterre de sténodactylos. Des questions ? ajoutai-je en souriant.

Pas une main ne se leva. Génies ou pas, tous avaient quand même atterri sur les bancs de Yale. Ce n'étaient pas des mous du cerveau.

— Parfait. Nous pouvons commencer.

À ceci près qu'un bruit, au fond de la salle, fit se retourner toutes les têtes. Quelqu'un venait d'ouvrir la porte. Rien que de très banal. Encore que...

Parfois, on reconnaît l'emmerdeuse au bruit qu'elle fait, avant même de l'avoir aperçue.

2

— Oh merde! s'exclama-t-elle du haut de la travée en voyant que tout le monde la regardait.

Puis, se frappant le front :

— Est-ce que je viens de dire « merde » tout haut ?

— J'en ai bien peur, mademoiselle. Mais soyez rassurée, ça m'est égal que l'on jure dans mon cours. Bienvenue, ajoutai-je en me plaçant devant le pupitre.

Tout auteur est capable de reconnaître un de ses livres à plus d'un kilomètre de distance. Cette fille avait le mien calé sous son bras.

— Vous êtes bien le professeur Reinhart ?

— Exact. Et vous êtes ?

— La nana qui vient de vous interrompre.

Elle avait l'air d'une étudiante ou d'une personne paraissant plus jeune que son âge, au choix. Seule chose certaine, elle était canon. Preuve en était, plus que la façon dont la lorgnaient les garçons, celle dont l'observaient les filles. Si vous ne comprenez pas ça, renoncez à savoir pourquoi les femmes claquent des fortunes dans les chaussures. Un indice : ça n'a rien à voir avec les hommes.

— Pardonnez-moi, je ne suis pas sûr d'avoir entendu votre nom...

— Elizabeth. Elizabeth Needham.

— Êtes-vous inscrite ici, mademoiselle Needham ?

— À Yale? répondit-elle en s'esclaffant. Vous vous fichez de moi!

— Ai-je l'air de plaisanter?

— Pardon, je n'ai voulu offenser personne, ajouta-t-elle avec un regard circulaire.

— Je pense me faire l'écho de tous en vous assurant du contraire. Mais puisque vous n'êtes pas une étudiante...

— Alors qui suis-je? Excellente question!

— J'attends votre réponse...

— Et si on discutait de tout ça plutôt à la fin du cours? Je peux m'asseoir?

L'air de rien, elle s'était approchée d'une place libre au dernier rang. Pour faire bonne mesure, elle me gratifia d'une petite grimace qui voulait dire: « Ne faites pas attention à moi. »

En tout cas, elle ne manquait pas de culot.

Tous les étudiants se tournèrent vers moi pour admirer le coup suivant, comme s'ils étaient assis dans les gradins de Wimbledon derrière la chaise de l'arbitre. La balle était de mon côté. Reprise de volée:

— 68 230 dollars!

Et tous les visages de se tourner vers l'intruse.

— Pardon?

— C'est le coût d'une année d'études à Yale, mademoiselle Needham. Dont 49 000, environ, pour les seuls frais de scolarité.

— Vous me demandez de sortir?

— Non, je vous demande de sortir votre chéquier.

Pif! Paf! Vlan!

Là-dessus, elle se leva en soupirant et se dirigea vers la porte. Je ne pus me défendre d'éprouver un léger pincement de culpabilité. Maudite conscience. Mon talon d'Achille.

— J'espère ne pas vous avoir offensée, mademoiselle Needham?

— Aucunement, fit-elle avec un geste de la paume. Au fait, appelez-moi plutôt inspecteur Needham. Si je suis ici, c'est que j'ai de bonnes raisons de penser que quelqu'un cherche à vous tuer.

Jeu, set et match.

3

— Mais retenez-la ! s'exclamèrent quelques étudiants.

Je ne demandais pas mieux, mais si vraiment quelqu'un souhaitait ma mort, le plus sûr était de ne pas sortir d'une salle remplie de témoins potentiels.

Sans bouger d'un poil, je débitai donc ma leçon comme si de rien n'était. Certes, ce ne fut pas l'une des meilleures. Je crains de m'être un peu précipité. J'ai appris à compartimenter, mais il y a des limites.

Quoi qu'il en soit, il faudrait bien que je m'entretienne avec cette femme. Je savais qu'il me suffirait d'un coup de fil, après le cours, pour savoir si elle avait quitté ou non le campus.

— Désolé, me répondit une voix d'homme à la police de New Haven, il n'y a pas d'inspecteur Elizabeth Needham dans nos services.

Difficile à croire. Était-elle venue de plus loin encore pour me voir ? Après tout, elle avait quelque chose de très urbain. New Haven était presque trop petit pour elle. Pas question de la laisser repartir sans avoir discuté.

Sans surprise, mon téléphone se mit à vibrer presque aussitôt. Elle n'avait eu qu'à exhiber son badge pour que le doyen, ou je ne sais quel concierge payé pour protéger nos coordonnées, lui moucharde illico mon numéro. Le texto disait : « Je vous attends chez Jojo. »

Pas besoin d'adresse. Tout le monde, sur le campus, connaît ce café. En plus, c'était à deux pas.

Quelques minutes plus tard, je l'aperçus attablée au fond de l'estaminet. Devant elle, soigneusement rangés, plusieurs classeurs de couleur, ainsi que mon livre. Penchée sur un mug disproportionné, elle m'observait de ses yeux brun sombre.

— Bel endroit pour une rencontre, dis-je en m'asseyant.

Tant il est vrai que le charme du Jojo, sur Chapel Street, tient au fait qu'il est la négation même du chic : tables et chaises en bois disposées au petit bonheur sur un parquet tout éraflé, rideaux de mémère pendus aux fenêtres. Plus estudiantin, tu meurs.

— Le cours s'est bien passé? demanda-t-elle en esquissant un sourire ironique, tout à fait superflu.

— Un tiers des élèves aurait voulu que je vous prenne en chasse, tandis qu'un autre tiers vous a prise pour une sorte de complice, quelqu'un dont j'aurais loué les services. Après tout, mon cours porte sur les comportements déviants...

— Et le dernier tiers?

— Trop occupé à se demander qui les évaluera si par malchance je suis assassiné avant la fin du cursus.

J'attendais qu'elle s'excuse de sa sortie un brin théâtrale et m'annonce que personne, à vrai dire, ne cherchait à me tuer pour de vrai. Au lieu de ça, elle se contenta d'ouvrir le classeur qui se trouvait juste devant elle. Un classeur vert.

— Revenons un peu en arrière...

Elle se présenta de nouveau : inspecteur Elizabeth Needham, police de New York. Elle m'autorisait à l'appeler Elizabeth.

Puis c'est elle qui se chargea de me présenter à moi-même, si je puis dire. J'étais assis là, l'écoutant réduire ma vie à une liste d'items griffonnés sur une feuille qu'elle lisait d'un ton monocorde. Au moins, ça n'était pas un lambeau de nappe en papier.

— Dr Dylan Reinhart... diplômé de Yale, premier cycle... Doctorat de psychologie, toujours à Yale... Trois ans comme enseignant-chercheur à l'université de Cambridge... Un second doctorat, en statistique cette fois, au Massachusetts Institute of Technology, avec une spécialisation en inférence bayésienne...

Une pause.

— Inférence bayésienne? Suis-je censée savoir ce que ça veut dire?

Seulement si tu as rencard avec Nate Silver, le génie des statistiques...

— L'inférence bayésienne est la raison pour laquelle la plupart des femmes peuvent se passer de mammographies régulières avant l'âge de cinquante ans.

— Et pourquoi donc?

— Vous n'avez qu'à mener votre enquête, ça a l'air de vous connaître, fis-je en désignant son classeur du menton.

— Ça vous agace, hein, que je m'intéresse à votre CV?

— Non. Ce qui m'agace, c'est que vous ne m'avez toujours pas expliqué qui cherche à me tuer et pourquoi. C'est quand vous voulez...

Elle referma son classeur et s'y accouda. Pas d'alliance. Ni bagues ni bracelet, rien.

— Connaissez-vous un certain Allen Grimes?

— Celui des «Crimes de Grimes»?

— Le titre de sa chronique quotidienne du *New York Gazette*. C'est bien lui.

— J'en ai entendu parler – avec un nom pareil... Mais je ne l'ai jamais lue.

— Voici deux jours, il a reçu au courrier un paquet anonyme. Avec votre livre à l'intérieur.

— Et alors, c'est un crime?

Je plaisantais. Mais pas Elizabeth lorsqu'elle me répondit :

— Autant qu'on sache, il semblerait que oui.

4

Elizabeth s'inclina sur sa gauche pour attraper un autre classeur, rouge celui-là. Mauvais signe, le rouge.

— Dans le livre était glissé un marque-page.

Elle ouvrit le classeur pour en extraire un petit sachet, dûment scellé et étiqueté, juste assez grand pour emballer une tranche de salami. Tout à fait suffisant, donc, pour ce qu'il contenait.

Je me penchai pour l'examiner.

— Une carte à jouer?

Ce n'était pas vraiment une question. Il s'agissait bien d'une carte à jouer. Un roi de trèfle.

— Ça vous évoque quelque chose?

— Quelle idée. Que voulez-vous que ça m'évoque?

— Est-ce que je sais? répondit-elle en roulant des yeux. Pourquoi croyez-vous que j'aie fait le déplacement depuis Manhattan: pour vous poser des questions absurdes?

— Vous ne seriez pas un peu agressive?

— Non, entière. Et vous, ne seriez-vous pas un poil arrogant?

— Si vous le dites...

Elizabeth réussit à conserver un visage de marbre cinq bonnes secondes avant de sourire. Bon point pour elle. La paix commence par un sourire, disait Mère Teresa.

— Cette carte n'éveille aucun écho en moi. D'autant moins qu'il est assez courant de se servir d'une carte en guise de marque-page, fis-je remarquer.